

ANTIRESSE

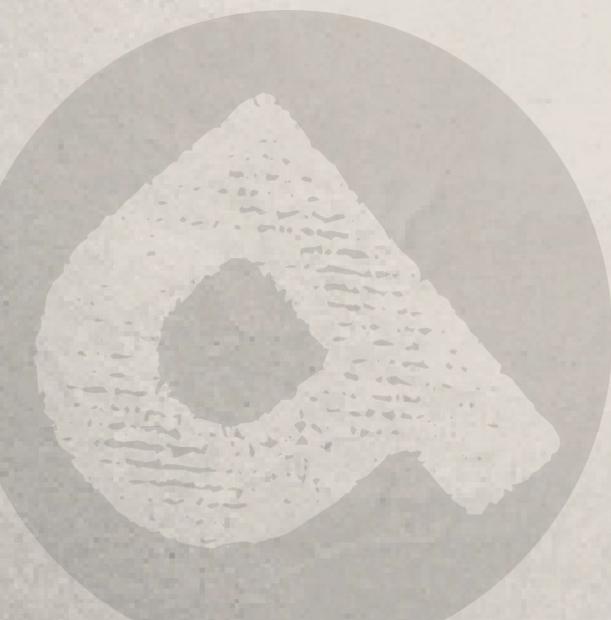
Observe • Analyse • Intervient

**De quoi la France
est-elle morte?**

Prière de regarder ailleurs

**Grand entretien:
Alexandre Douguine (2/2)**

Château-Davos



N° 372 | 15.1.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

De quoi la France est-elle morte? (1)

EN VOUANT UN CULTE DE LA PERSONNALITÉ POSTHUME À JOHNNY HALLYDAY, LA FRANCE N'A PAS SEULEMENT «FAIT ENTRER UNE PART D'AMÉRIQUE» DANS SON PANTHÉON. ELLE A DÉMONTRÉ UN DÉSIR FUSIONNEL D'ÊTRE AUTRE CHOSE QUE SOI. ET CE DÉDOUBLEMENT VA BIEN AU-DELÀ DE LA CULTURE POPULAIRE.

«Πάντα χωρεῖ καὶ οὐδὲν μένει» —
«Tout passe, rien ne demeure».
(Héraclite)

«Être là! Le secret. Il n'y a rien d'autre. Il n'est pas d'autre chemin pour sortir des léthargies nauséabondes, des demi-sommeils, des commentaires sans fin, que de *naître enfin à ce qui est.*» (Christiane Singer, *Où cours-tu?...*)

LA PROVINCE AU PANTHÉON

L'académicien Jean d'Ormesson, comme il le confessait lui-même, avait toujours été un grand veinard. Il avait même réussi à entrer dans le cercle très fermé des auteurs édités en

Pléiade de leur vivant. La poisse a fini par le rattraper au bout du chemin: il est décédé quelques heures à peine avant Johnny. Pour un écrivain qui ne boudait pas la gloire mondaine, il n'aurait pu choisir plus mal le jour de sa mort. Qui se souvient encore de Jean d'Ormesson?

Les ultimes adieux à la scène de Johnny Hallyday, en revanche, furent les plus réussis. Emporté par un cancer du poumon le 5 décembre 2017, le chanteur eut droit à un «hommage populaire» décrété par le président de la République dont le faste dépassa toutes les obsèques nationales orga-

nisées de son vivant — celles de Colette, Joséphine Baker, l'abbé Pierre ou Simone Veil. Si, de par la volonté du défunt, sa dépouille n'avait pas été inhumée dans une île lointaine, on eût sans doute vu s'installer une procession quotidienne devant sa tombe comme au mausolée de Lénine. C'est ce que laissait présager le culte de la personnalité d'allure nord-coréenne qui a entouré ses obsèques: ovation et minute de silence à l'Assemblée, cortège suivi par un million de Français, sans compter les quinze millions de téléspectateurs, hommages, discours, rivières de larmes... Seul Victor Hugo avait fait mieux.

En plus de son éloge funèbre sur le parvis de la Madeleine, le président Macron® a publié un communiqué où il saluait ses interprétations qui «appartiennent aujourd'hui pleinement à l'histoire de la chanson française». Mais l'homme qui avait livré Alstom à General Electric se félicitait aussi de ce que Johnny avait «fait entrer une part d'Amérique dans notre Panthéon national». Ce qui est presque un euphémisme. Ce n'est pas une part d'Amérique qui est entrée au Panthéon, mais la bête tout entière, depuis les boots jusqu'à la coupe «banane», en passant par la boucle de ceinturon, la veste indienne à pampilles et la Harley sur mesure, sans même parler des interprétations, qui n'étaient souvent que des tubes américains adaptés en français. *Gabrielle (The King Is Dead)*, *Le Pénitencier (House Of The Rising Sun)*, *Ya Ya*: la liste est longue comme la Route 66.

Je n'ai rien contre *Johnny*, le personnage était humain, attachant et, semble-t-il, assez authentique dans l'intimité. Dans le communiqué qu'elle a publié à sa mort, sa veuve Laetitia, manifestement bouleversée, l'a appelé par son vrai nom: Jean-Philippe Smet, soulignant du même coup que ce Parisien de souche avait vécu toute sa vie sous une identité et un personnage d'emprunt. Ce qui fascine chez Johnny est le *zeitgeist* qu'il incarne: l'esprit d'une américanisation profonde de la culture populaire française, au travers d'une génération entière chantant sous pseudonymes et sur une bande-son étrangère. La mode *yéyé* n'a pas sévi qu'en France. Toute l'Europe a eu ses déhanchés-gominés. Mais seule la France a *panthéonisé* cette entreprise d'identification mimétique. Johnny est sans conteste le barde officiel de la France d'après-guerre, loin devant Brassens, Gréco, Ferré ou Bécaud, loin devant les gloires du cinéma à la renommée mondiale.

Acteur adulé, Jean-Paul Belmondo a lui aussi eu droit à un hommage national après sa mort en 2021. «En lui, nous nous retrouvons tous», déclarera Emmanuel Macron®, et une fois de plus c'est vrai: fils d'un sculpteur illustre, chaleureuse incarnation de la gouaille parisienne, Bébel aura été depuis *Pierrot le Fou* le porte-drapeau de l'esprit français. Mais la France lui a réservé des adieux bien moins exubérants. Alors que, s'il fallait mesurer la contribution de ces deux stars au rayonnement du pays, Bébel se placerait loin devant Johnny.

Qui n'était, selon le *New York Times*, que l'«Elvis Presley français». Et dont la tentative de percer dans la patrie et la langue originelle du rock and roll aura été, comme on pouvait s'y attendre, «un énorme flop». Alors que Bébel, Ventura, Gabin auront poussé des Russes, des Argentins et des Japonais à réapprendre le français.

En réservant à Johnny des adieux pathétiques et enflés, le pouvoir français n'a fait que suivre et exploiter l'humeur populaire. Il n'empêche: il a fait entrer au Panthéon, verbalement du moins, le symbole de sa provincialisation. La Reine aussi, me dira-t-on, a anobli en se pinçant le nez une galerie de rockers édentés qui avaient importé au Royaume-Uni une musique de leur ancienne colonie. En effet. Mais elle a distingué des artistes qui avaient considérablement renforcé le rayonnement déjà surfait de l'Empire. Ces musiciens s'étaient si bien approprié la tradition noire américaine qu'ils lui ont imprimé un sceau proprement *british*, au point de la réexporter avec profit vers les Amériques. Aujourd'hui encore, des millions de jeunes de par le monde arborent l'*Union Jack* sur leurs vêtements comme l'emblème fantasmé d'une fausse rébellion.

En France, les importateurs du rock ont obtenu l'effet rigoureusement inverse. Ils ont dénaturé jusqu'à la musique de leur propre langue. Prenez même un Cabrel, avec son accent qui fleure bon le midi, et écoutez-le chanter en faisant abstraction du sens des mots: par exemple, *Sarbacane*, avec ses accents décalés

sur les premières syllabes⁽¹⁾. Quelle langue entendez-vous?

BAYEUX-SUR-BUVARD

Le propos de cette digression n'est pas de discuter des influences culturelles du show-biz, mais de la disparition de la France. Depuis des décennies que j'entends des cercles dévoués débattre de l'urgence d'un «réveil» ou d'une «insurrection», j'ai conclu que ce pays ne s'agitait qu'en paroles et qu'en dehors du corps sans tête des Gilets jaunes, aucune opposition vive n'est venue enrayer son processus d'autoannihilation. La classe politique s'y définit par un seul mot: complicité, et la bienséance me retient de commenter le *rhinocérisme* agressif de son «élite» intellectuelle.

Pourtant, ce pays, seule puissance nucléaire crédible entre Washington et Moscou, seul en Europe à pouvoir se targuer d'une véritable recherche spatiale, aéronautique et militaire, naturellement riche par surcroît et inventeur de l'idée même de révolution nationale, semblait mieux équipé pour défendre son indépendance qu'une Serbie ou une Hongrie. D'où lui vient cette décevante résignation? Comment a-t-il pu se soumettre à des rhinocéros? J'ai lu beaucoup d'analyses du déclin français. C'est aussi, selon mon expérience d'éditeur, le sujet de centaines d'essais d'économie, de droit constitutionnel, de géopolitique ou de démographie, rédigés par des professeurs et des magistrats à la retraite enfin libres de «dire leurs quatre vérités» — mais

restés au stade du manuscrit, tant ils sont redondants et invendables.

À force, donc, de lire tout ce matériel, d'écouter tous ces débats, une dissonance a fini par me sauter à l'oreille. Une sorte de dénominateur commun, plutôt. Peut-être faut-il être métèque pour ouïr ce petit sifflement, comme pour saisir l'énormité du reniement appelé «célébration de Johnny». On y parle d'institutions, d'idées, de processus, mais rarement du matériau humain qui s'inscrit dans ce tissu de circonstances et de la manière dont ces circonstances, au fil du temps, l'ont intimement modifié. Comme si le concept d'«identité française», tel un phare de Bretagne, continuait de projeter son pinceau lumineux vers l'horizon en se moquant des vents et des tempêtes qui lui secouent les fondements.

Et si cette lumière qui nous parvient était celle d'un astre déjà mort? Si elle n'était plus qu'un sujet de dissertation? La dissonance dont je parlais s'inscrit, me semble-t-il, entre la puissance de l'idée et la fragilité du tissu humain censé lui servir de support. Comme si l'on tentait de recréer la tapisserie de Bayeux sur un rouleau de papier buvard.

L'historien et philosophe eurasieniste Lev Goumilev a dénoté un facteur clef dans les grandes aventures humaines: la *passionarité* (*pasionarnost'*). En gros, selon lui, le développement d'une civilisation dépend de la quantité d'énergie passionnelle que chacun de ses membres consent à investir dans le *dépassement de soi au profit de l'en-*

semble. La civilisation décline lorsque ce rapport énergétique s'inverse.

Quelle que soit la tendance, la clef réside dans un rapport tête-cœur-ventre. Sans l'impulsion vitale venant du fond des entrailles et le courage que donnent les grandes émotions, l'être civilisé n'est qu'une sucette cérébrale plantée sur un bâtonnet. Il est condamné à brève échéance. Cœurs durs et tripes sensibles, comme disait Bernanos.

S'il fallait appliquer cette clef de lecture à l'histoire moderne de la France, le diagnostic serait sans appel: la France dépérit non à cause des Américains ou des Arabes, mais à cause de la sécheresse des Français. Leur dédoublement mimétique — qu'il soit culturel, musical, langagier ou géopolitique — n'est que le symptôme de cette anorexie spirituelle et le «grand remplacement» n'est pas une conquête, mais l'appropriation d'un espace qui était déjà vide, mais ne le savait pas encore.

Je sais qu'on me comprendra mal. La dynamique des entrailles est un sujet que l'esprit français, fait de convenance et de rationalisme, recouvre immédiatement d'un voile de pudeur. Il va donc falloir l'illustrer par l'exemple.

/A suivre./

NOTE

1. Soyons justes: le bougre a du goût et se rattrapera à l'âge mûr. Comme dans ces beaux poèmes que sont *Des roses et des orties* ou *Le Chêne liège*.



ENFUMAGES par Eric Werner

On est prié de regarder ailleurs

ON NE PEUT QUE FÉLICITER LA PRESSE ET LES MÉDIAS, EN PARTICULIER OFFICIELS, POUR LEUR RÔLE DANS LE FONCTIONNEMENT D'ENSEMBLE DU RÉGIME OCCIDENTAL. HEUREUSEMENT QU'ILS EXISTENT. ON OSE À PEINE IMAGINER CE QUI SE PASSERAIT S'ILS N'EXISTAIENT PAS: TOUTES CES QUESTIONS AUXQUELLES LES DIRIGEANTS SERAIENT ALORS OBLIGÉS DE RÉPONDRE PARCE QU'ELLES LEUR SERAIENT POSÉES...

Certains se posent la question: «Sommes-nous encore en démocratie?» Ils s'étonnent de ce qui se passe, et certes, si l'on croit qu'on est encore en démocratie, il y a tout lieu de s'étonner. Ainsi, il n'y a pas de semaine et souvent même de jour sans que les médias n'annoncent de nouveaux transferts d'armes à destination de l'Ukraine, ou encore de nouvelles mesures d'aide financière. Les montants se chiffrent souvent en milliards, voire dizaines de milliards. À la longue, cela finit par compter. Mais personne ne semble s'en soucier. Non seulement les peuples n'ont pas été consultés,

mais les Parlements eux-mêmes sont court-circuités. Pour le reste, jamais l'expression de pensée unique n'est apparue aussi appropriée qu'à l'occasion de cette guerre en noir et blanc où tout le monde sait d'avance qui ment et qui dit la vérité. Bien sûr, ce sont les médias officiels qui disent la vérité. La preuve, c'est qu'ils disent tous la même chose.

L'Ukraine apparaît ainsi comme un gouffre sans fond où viennent se déverser des sommes de plus en plus importantes, sommes prélevées sur les ménages et les entreprises. Pour l'instant encore l'État social de bien-être (*Welfare state*) n'a pas été trop

abîmé. L'État est encore en mesure de payer les retraites, le chômage, et même en France le RSA, qui garantit un minimum de tranquillité dans les banlieues. Mais pour combien de temps encore? Il n'est pas sûr non plus que les gouvernements occidentaux puissent continuer longtemps à faire fonctionner la planche à billets.

On parle ici d'économie, mais ce qu'il y a de plus important encore dans cette guerre, c'est la guerre elle-même, avec ses dizaines de milliers de morts et de blessés. Les Occidentaux ne combattent pas directement en Ukraine: du moins pas officiellement. En revanche les Ukrainiens leur servent de chair à canon. Les pertes ukrainiennes ont aujourd'hui atteint un niveau tel qu'on voit déjà venir le moment où d'autres devront prendre le relais: les Polonais par exemple. Le gouvernement polonais vient ainsi d'annoncer son intention de transformer l'armée polonaise actuelle en une armée de 300 000 hommes. Soit, mais pour quoi faire? Personne ne s'est trop posé la question. Pour rien, peut-être.

UNE NOUVELLE ARMÉE EN EUROPE: ON S'EN FICHE!

Bref, qu'on n'accuse pas la presse de ne pas faire son travail: ce serait profondément injuste. Il n'y a même pas ici à se demander qui ment et qui dit la vérité, car, justement, personne ne dit rien, c'est plus simple encore. L'information sur les 300 000 hommes a par exemple été donnée sans commentaire. Prudence. Que sait-on d'ailleurs de

la Pologne et de son passé (notamment ukrainien)? Les frontières de la Pologne n'ont pas toujours été les mêmes au XX^e siècle: ça va, ça vient. Autant dire qu'on s'avance ici en terrain miné. Officiellement, les Polonais sont membres de l'OTAN: comme tous les autres pays membres de l'OTAN, ils défendent la liberté et les droits de l'homme. Tout est donc très clair, il n'y a pas lieu de chercher midi à quatorze heures. Quant à ces 300 000 hommes, il faut vraiment avoir l'esprit tordu pour insinuer, comme je viens malencontreusement de le faire, qu'ils seraient peut-être appelés prochainement à remplacer les Ukrainiens dans leur rôle de chair à canon des Anglo-Américains dans le Donbass. Si on le disait, il faudrait alors se demander: à qui le tour ensuite? Il ne faut pas inquiéter inutilement les populations.

Dites aussi tout de suite, pendant que vous y êtes, qu'en contrepartie les Polonais ont obtenu la garantie de pouvoir en temps opportun s'approprier l'ancienne Ukraine polonaise, soit toute la partie occidentale de l'Ukraine actuelle, qui était polonaise avant 1939. Ce ne serait, il est vrai, que justice. Après quoi il apparaîtrait normal que les Allemands en viennent de leur côté à réclamer le retour à la mère-patrie des anciennes provinces allemandes de l'Est, annexées en 1945 par la Pologne. Quand on commence un travail, autant, n'est-ce pas, aller jusqu'au bout.

Résumons-nous donc. On ne peut

d'abord que féliciter la presse et les médias, en particulier officiels, pour leur rôle dans le fonctionnement d'ensemble du régime occidental. Heureusement qu'ils existent. On ose à peine imaginer ce qui se passerait s'ils n'existaient pas: toutes ces questions auxquelles les dirigeants seraient alors obligés de répondre parce qu'elles leur seraient posées: où va l'argent? Pourquoi tous ces morts? Qu'est-ce que l'OTAN, les Anglais et les Américains viennent chercher de si précieux en Ukraine (à part le tremplin qu'elle leur offre pour se projeter vers les tours dorées du Kremlin)? Pourquoi le gouvernement polonais a-t-il décidé, comme il vient de le faire, de porter à 300 000 hommes le nombre de ses soldats? Etc. Personne, justement, ne les leur pose, et donc ils peuvent travailler en paix, sans être dérangés. C'est toujours ça de gagné.

Développons un peu. On s'étonne souvent de la passivité des populations occidentales face à leurs dirigeants, du zèle hors du commun qu'elles mettent à leur obéir, etc. Car elles acceptent tout sans broncher. On le voit par exemple quand les autorités s'en prennent aux droits individuels: suppression de la liberté d'aller et venir, blocages de comptes bancaires, arrestations préventives, etc. Normalement les gens

devraient réagir, peut-être même descendre dans la rue, etc. Vous rêvez. Non seulement ils ne disent rien, mais ceux se hasardant à dire quelque chose sont plutôt vus d'un mauvais œil: «Il a une drôle de tête, ce type-là». À partir de là, peut-on se contenter de dire que les populations occidentales sont *passives*? La vérité est que lesdites populations sont *de connivence* avec leurs dirigeants. Ces derniers leur font peut-être aussi un peu peur. Qui n'a pas peur aujourd'hui de la police? Mais ce n'est pas le facteur premier. Le facteur premier est plutôt celui que je viens de dire: la connivence.

GOUVERNER PAR LA BÊTISE

Il y a naturellement aussi des gens qui ne sont *pas* de connivence. Et non seulement qui ne sont pas de connivence mais qui se sentent en désaccord profond avec les choix officiels. Eux aussi existent. Mais ils ne sont pas la majorité. La majorité, elle, est de connivence. Elle ne dit donc pas seulement: les dirigeants ont la légalité pour eux, donc je leur obéis. Ou encore: j'ai peur de la police. Elle dit: si j'obéis aux dirigeants, c'est que ce qu'ils font est *bien*, et même *très bien*. Les dizaines de milliards versés dans le gouffre ukrainien? C'est *très bien*. Les opérations transgenres proposées aux enfants dans les écoles?

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

C'est *très bien* aussi. La surveillance numérique: «Moi je n'ai rien à cacher». Etc. Est-ce simplement par peur de la police que les gens ne descendent pas dans la rue quand on viole leurs droits fondamentaux? Personnellement, je dirais plutôt que ces questions-là les laissent profondément indifférents. Ils n'en ont rien à faire.

Bref, contrairement à ce qu'on entend dire parfois, le régime occidental actuel n'est pas dépourvu de toute assise sociale. On insistera aussi sur le fait que la propagande ne se suffit pas à elle-même. Il faut, pour qu'elle fructifie, qu'elle tombe sur un terrain favorable: ce qui, en l'espèce, est le cas. Le terrain est même on ne peut plus favorable. Citons ici la sous-culture subventionnée, l'anal-

phabétisme de masse, etc. C'est aussi, si l'on veut, une forme de propagande mais de propagande avant la propagande. Zinoviev utilise le terme de bêtisme. La bêtise est quelque chose qui s'enseigne, précise-t-il. Plus fondamentalement encore, on est renvoyé au livre de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, qui traite certes de la démocratie, mais plus fondamentalement encore de la modernité. Quand on parle de propagande avant la propagande, on est en fait renvoyé à la modernité. Reste à savoir s'il existe une alternative à la modernité. Vaste question. On aimerait bien parfois échapper aux dérives de la modernité. Pour autant, on n'a pas envie de se retrouver entre les mains des mollahs. Le bêtisme a plusieurs visages.



PASSAGER CLANDESTIN

Entretien avec Alexandre Douguine (2): «Il est minuit moins une»

ENTAMÉE DANS UN AVION QUI LES RAMENAIT DE SIBÉRIE, LA CONVERSATION ENTRE GUY METTAN ET ALEXANDRE DOUGUINE SE POURSUIT DANS LES ESPACES INFINIS DU CONFLIT — ET DU DIALOGUE — DES CIVILISATIONS. ET À L'OMBRE D'UNE MENACE QUI S'ÉTEND SUR L'HUMANITÉ ENTIÈRE: LA MODERNITÉ TRANSHUMAINE, POSTHUMAINE ET ANTIHUMAINE.

RÉGRESSION DE L'OCCIDENT VERS LA DICTATURE

GM — L'Occident a-t-il encore la capacité d'imposer ses vues? N'est-il pas déjà affaibli? Comment jugez-vous les chances de réussite de votre quatrième théorie politique?

AD — À l'époque de Trump, j'avais pensé que l'Occident pourrait pacifiquement accepter la multipolarité et

continuer à construire son identité en se limitant à son espace propre, l'espace atlantiste, et éviter par là la Troisième guerre mondiale. Mais avec les fanatiques extrémistes tels que Joe Biden, George Soros et les Démocrates américains qui ont pris le pouvoir aux Etats-Unis en 2021, le monde se trouve au bord de l'abîme. Ces globalistes sont prêts à sacrifier l'humanité pour imposer leurs

idées. Ils ne veulent pas reconnaître qu'il existe aussi un non-Occident, d'autres civilisations en dehors d'eux et que ces civilisations-là rejettent leur hégémonie. Les prémices pour une organisation multipolaire du monde existent. Mais encore faut-il que des gens comme Trump, ou les vrais libéraux historiques, ceux qui reconnaissent aux autres le droit d'exister et de vivre côte à côte avec eux, l'emportent. Dans un tel cas, l'Occident continuerait à jouer un rôle très important, mais non plus hégémonique et totalitaire.

Mais avec Biden, je pense qu'on est entré dans une ère de catastrophe, car l'Occident est décidé à lutter à tout prix contre la multipolarité. Ce qui est très dangereux parce que la Russie a la volonté de résister et de lutter pour défendre sa civilisation. La Chine sera la prochaine cible et les autres suivront.

Aujourd'hui en Occident, ceux qui ne partagent pas cette vision hégémonique totalitaire se trouvent dans la même situation que les Juifs dans l'Allemagne nazie. Ils sont persécutés, ils sont accusés d'être «terroristes». Ceux qui protestent risquent désormais leur vie (comme le montre par exemple le site ukrainien Myrotvoretz qui a dressé une liste de plusieurs dizaines de milliers de noms de critiques de Kiev à abattre) parce qu'on a affaire à un système totalitaire qui détruit ses propres membres et parfois même ses propres dirigeants quand ils s'opposent à l'ordre globaliste. Le cas de Trump qui a été traité de «fasciste»

et qui a été censuré par les réseaux sociaux quand il était président en est un exemple.

C'est un problème que seuls les Occidentaux peuvent résoudre. Quant à nous, nous luttons pour nous-mêmes. Nous aimerions que l'Occident accepte notre singularité et nous souhaitons vivre en paix avec les autres dans un monde multipolaire, mais on ne nous en donne pas la chance.

PERSPECTIVES DE LA GUERRE EN UKRAINE

GM — Comment voyez-vous le conflit en Ukraine dans cette perspective? Comme un clash de civilisations ainsi que l'avait prédit Huntington? Pensez-vous que la Russie sera capable d'atteindre ses objectifs d'indépendance dans ce contexte de guerre frontale avec l'Occident par Ukraine interposée?

AD — La guerre en Ukraine est beaucoup plus difficile qu'on ne le pensait au début de l'opération militaire. Ce conflit ressemble à la guerre de Crimée au XIXe siècle. À l'époque, derrière la Turquie qui était assez faible, s'est dressée une grande coalition d'ex-ennemis de la Turquie qui se sont soudain ligués derrière elle par russophobie, formant une force difficile à vaincre. Nous sommes aujourd'hui mis à l'épreuve et la Russie ne peut pas vaincre immédiatement. Mais il est important de savoir que nous ne pouvons pas perdre cette guerre, car il y va de l'existence même de notre pays. Nous sommes coincés, en

quelque sorte: on ne peut pas perdre, mais c'est très difficile de vaincre. Et cela rend la situation dramatique, et peut-être catastrophique, parce que la Russie combattra jusqu'à la fin et que cette fin peut être l'apocalypse nucléaire. C'est une issue qui devient de plus en plus palpable. Comme la Russie ne peut rien accepter d'autre que la victoire, cela rend la situation critique au niveau mondial.

Pour le reste, ce qui est en jeu n'est pas l'Ukraine, mais l'équilibre global de la sécurité mondiale entre la Russie et l'Occident. C'est une guerre de civilisation. La Russie n'avait rien contre l'Ukraine en tant qu'État national indépendant. Une Ukraine de ce type aurait été un pont entre nous et l'Europe, ouverte sur nous parce que la moitié de la population ukrainienne était russe d'origine, même si ce n'est plus le cas aujourd'hui, et ouverte sur l'Europe puisque l'autre moitié de l'Ukraine est pro-occidentale. Comme pour la Belgique ou la Suisse, qui sont formées de deux ou trois peuples d'identité et de culture différentes, il aurait été parfaitement possible de construire une Ukraine fédérale. Mais cette opportunité historique a été perdue et finalement l'État ukrainien est devenu fasciste, ultranationaliste et russophobe. Il s'est transformé en fer de lance du combat contre la Russie, ce que nous ne pouvions accepter sans réagir. C'est pourquoi cette guerre a éclaté. Elle n'était pas voulue par nous, mais comme elle avait déjà commencé dans le Donbass, nous n'avons pas

eu d'autre choix que d'y aller et de gagner à tout prix.

Et quand nous disons à tout prix, c'est à tout prix. Poutine l'a rappelé, car il comprend parfaitement que si on perd cette guerre, on perdra tout et que la Russie n'existera plus parce qu'on voudra la diviser et la vassaliser.

À cet égard, il est intéressant de noter que dans la justification cynique des sanctions européennes qui ont été prises après l'assassinat de ma fille, j'ai été accusé de fournir le fondement théologique de l'intervention militaire russe. Cela figure de façon très officielle dans les documents européens. Cette référence à mon rôle «théologique» est surprenante sous la plume d'Européens qui par ailleurs répudient toute forme de théologie et de religion et ne jurent que par la sécularisation.

Mais peut-être ont-ils raison pour une fois. Je pense en effet que cette guerre possède une dimension religieuse, spirituelle, métaphysique. La Russie lutte pour être ce qu'elle est. À défaut, elle ne peut plus exister en tant que telle et ne survivrait que sous la forme d'une colonie occidentale. Cette lutte ne se déroule d'ailleurs pas que sur le plan extérieur, mais elle est aussi intérieure à la Russie. C'est un retour aux racines spirituelles de la Russie.

Je pense que l'Occident pourrait vivre et être en sécurité en acceptant l'existence d'un monde multipolaire. Mais celui-ci constituerait un danger pour les colonialistes et les extrémistes qui ont usurpé le pouvoir.

Leur domination et leur survie dépendent de leur capacité à diaboliser la Russie, la Chine et les autres nations qui leur résistent. Mais ils ne représentent pas l'Occident tout entier et il reste une chance pour que l'Europe accepte une Russie neutre et indépendante à ses côtés, car la Russie ne cherche pas à conquérir l'Europe.

FACE À L'HÉGÉMONIE, LE CÉSARISME

GM — Comment peut-on voir le futur de la Russie dans ces conditions? Que devrait-elle faire pour opérer cette transition vers l'indépendance et la multipolarité?

AD — Il faut recourir ici à l'analyse d'Antonio Gramsci. Gramsci a évoqué la question du césarisme par rapport à l'hégémonie. L'hégémonie pénètre dans la société de manière totale, directe et indirecte, politiquement, culturellement, grâce aux intellectuels, à l'éducation, mais aussi à l'économie, aux marchés et à la consommation. C'est ainsi que l'hégémonie libérale démocratique, gouvernée par les lois du capital, s'est mise en place. Le but ultime de cette hégémonie, c'est de tuer toute forme d'indépendance de la société pour créer un gouvernement mondial totalitaire.

Selon Gramsci, on peut lutter contre cette hégémonie de deux manières. Pour lui, la meilleure manière de la combattre était le communisme. Mais ce n'est pas mon avis, car je pense que le communisme n'est qu'une variante de cette hégémonie, sur le plan culturel

notamment. Son analyse formelle reste néanmoins pertinente.

Pour moi, la bonne manière de lutter contre l'hégémonie, c'est la multipolarité, la construction d'un monde multiple et donc anti-hégémonique. L'hégémonie est par définition unipolaire dans tous les domaines, économique, culturel, social, informatique, civilisationnel, idéologique, spirituel, scientifique, éducationnel, etc. On doit donc lutter contre elle sur chaque plan et à tous les niveaux. Capitalisme, non! Démocratie libérale non! Politique du genre, non! Cancel culture, non! Gouvernement mondial, non! Scientisme transhumaniste, non! Toutes les thèses de l'hégémonie doivent être systématiquement contrées afin de construire une contre-hégémonie.

Mais pour Gramsci, il existe encore une autre méthode pour lutter contre l'hégémonie, qu'il appelle «le césarisme». Lequel consiste à accepter certains éléments de l'hégémonie, mais à en refuser d'autres, et notamment de céder en fin de compte le pouvoir à une puissance extérieure. Il insiste à la fois sur l'indépendance et sur le réalisme, qui fait qu'on accepte de reprendre certains éléments de l'hégémonie tels que le capitalisme et certaines formes de démocratie libérale, mais avec un certain degré de pouvoir autoritaire de façon à ne pas laisser aux dirigeants hégémoniques extérieurs la possibilité de s'emparer du pouvoir politique à l'intérieur du pays. Cela peut engendrer de la corruption et du népotisme, comme on peut le voir dans la

Russie actuelle. On peut dire que le régime de Poutine est de type césariste. Il accepte beaucoup de choses de l'hégémonisme occidental, mais rejette ce qui menace son propre pouvoir. C'est un césarisme, mais ce n'est pas une contre-hégémonie. En fait, le moment de la contre-hégémonie arrive maintenant en Russie parce que la guerre en Ukraine ne permet plus de maintenir cet équilibre césariste entre emprunts à l'hégémonie occidentale et souveraineté de la Russie. Quand on est en guerre, on ne peut pas être à moitié d'accord avec son ennemi.

Pour la Russie, l'heure de vérité est donc en train d'arriver. La seule manière de vaincre dans la guerre contre l'Occident en Ukraine, c'est d'accepter la contre-hégémonie comme idéologie. Les derniers discours de Poutine y ont d'ailleurs fait allusion. Des lois ont été introduites pour défendre les valeurs traditionnelles et instaurer le primat de l'esprit sur la matière. L'État commence à reconnaître l'importance de ces valeurs idéalistes. L'introduction de ces facteurs idéalistes dans la politique de l'État marque la fin du matérialisme absolu. L'État change de sens. Ce n'est plus un État libéral, c'est un État chargé d'une mission, sacré, un «royaume» au sens métaphysique. Ce qui se produit aujourd'hui en Russie, c'est la transformation du césarisme en contre-hégémonie au sens de Gramsci.

DE LA CHINE ET D'AILLEURS

GM — Considérons maintenant les autres civilisations. Vous avez notamment exprimé votre admiration pour les civilisations chinoise et africaine. Qu'est-ce que vous admirez dans la civilisation chinoise? Et dans la civilisation africaine, considérée avec mépris par l'Occident?

AD — J'ai étudié l'histoire des civilisations dans un ouvrage appelé *Noomakhia* qui fait 24 volumes. Je suis impressionné par leur richesse et leur pluralité. La civilisation chinoise est exemplaire dans le sens où elle réussit à concilier modernité et tradition. J'ai été professeur à l'université de Fudan à Shanghai et j'ai bien étudié la Chine. La grande civilisation confucianiste se base sur la primauté de la culture, qui structure les relations entre l'individu et l'État. C'est le génie caché de la culture chinoise que d'avoir su créer un équilibre entre l'individu et le collectif, entre la personne humaine et l'État. L'antique tradition confucianiste est la clé pour comprendre le maoïsme et le capitalisme à la chinoise. L'originalité du capitalisme chinois est de se baser sur la solidarité et non pas sur la compétition. On ne cherche pas la lutte les uns contre les autres, mais à agir en harmonie avec l'autre. On ne se fonde pas sur l'égoïsme individuel, mais sur une sorte de transsolidarité de l'initiative privée. Ainsi, le grand oligarque chinois Eric Li m'a dit que, quand il est invité à une réunion communiste, il suit la ligne du parti parce

qu'il se sent redevable à son égard. Il se sent reconnaissant à l'État d'avoir pu créer ses richesses. Il sait que ce n'est pas lui, tout seul dans son coin, qui a pu les réunir. Il est conscient que celles-ci lui ont été accordées par la communauté, par l'État, la collectivité, et qu'il doit donc les utiliser à bon escient pour développer le pays et maintenir l'harmonie sociale. Le capitalisme chinois n'est pas occidental. Il est le fruit d'une culture propre dont le parti communiste est partie prenante. De ce point de vue, la Chine est un exemple de succès. Elle a réussi à conjuguer les principes du capitalisme et ceux de la culture orientale pour créer la Chine moderne. Le cas de l'Afrique est différent. L'Afrique possède une grande richesse de cultures qu'elle ignore trop souvent. Quand elle a commencé la décolonisation, elle a voulu imiter l'Occident. Elle a importé le capitalisme, le socialisme, le nationalisme, le communisme, qui n'ont été en fait qu'une perpétuation de la colonisation, car il s'agissait d'appliquer des théories fabriquées par les puissances coloniales pour se développer, alors qu'il aurait fallu au contraire s'en émanciper. Elle a continué à puiser dans l'imaginaire et les principes du colonisateur occidental. Aujourd'hui l'Afrique doit entrer dans une nouvelle phase, commencer une décolonisation profonde et revenir aux origines de la conscience africaine indépendante, qui est très multiple et multipolaire. L'Afrique n'est pas homogène. Elle compte d'innombrables peuples,

cultures, langues et ethnies différentes et il faut respecter chacune d'entre elles. Les frontières postcoloniales ont cassé de vastes ensembles et séparé des ethnies et des cultures en deux pour créer des nations artificielles qui ont ensuite lutté entre elles et ont empêché l'émergence d'une conscience panafricaine. Je crois que la richesse de la culture africaine doit être revendiquée à nouveau. Et nous devons accepter les valeurs africaines en tant que telles, comme elles existent aujourd'hui, et non pas seulement quand l'Afrique sera développée. Cette dichotomie entre tradition et modernité, entre cultures prétendument archaïques et cultures modernes, est un point de vue que l'Occident utilise pour diviser et dominer, et est donc à rejeter. Ce développisme, ce progressisme forcé est un racisme. Il faut laisser les peuples africains se développer comme ils veulent, selon leur propre voie, avec leurs propres valeurs, en harmonie avec leurs propres cultures. Il y a tant de principes et de traditions admirables à redécouvrir. Au lieu de vouloir coloniser à nouveau, on devrait aider l'Afrique à s'affirmer et prendre le temps de contempler ses richesses humaines. La culture islamique est une autre source d'inspiration, comme celle de l'Inde ou de l'Amérique latine, qui n'est ni européenne, ni libérale, ni asiatique. Elles cherchent à s'exprimer aussi. On doit les laisser s'affirmer et se construire en toute indépendance et non pas en leur imposant des préceptes préfa-

briqués, prêts à porter ou imposés. Les Russes peuvent d'ailleurs y contribuer, mais sans imposer leurs propres visions. C'est la grande différence entre l'Occident et nous. Pour nous Russes, l'Autre a le droit d'être Autre. Nous ne voulons pas que les autres soient comme nous-mêmes. Nous n'exigeons pas qu'ils soient à notre image. Pour l'Occidental, l'Africain, l'Arabe musulman ou le Latino-Américain ne sont respectables que lorsqu'ils ne sont plus africains, arabes ou latino-américains et qu'ils se sont occidentalisés en adoptant les coutumes européennes, de la manière de s'habiller aux théories du genre. C'est seulement au moment où l'Autre s'est acculturé et a adopté le costume de la modernité européenne qu'il est accepté. Il faut que l'Autre soit devenu «blanc», laïc, postmoderne, athée, LGBT compatible pour être reconnu. Cette incapacité à trouver la juste attitude par rapport à l'Autre est le péché capital de l'Occident.

L'HORLOGE DE L'HISTOIRE

GM — Vous êtes en train de publier un nouveau livre qui devrait paraître cette année et qui s'appelle *Être et Empire*. De quoi s'agit-il??

AD — Ce livre porte sur l'ontologie de l'empire, l'empire étant entendu non pas comme une organisation politique, mais comme entité métaphysique. J'analyse la notion d'empire depuis la Mésopotamie, Sumer, Ur, Babylone et comment le concept d'empire a

été intégré dans le judaïsme, par la Grèce après Alexandre le Grand, puis par Rome, le christianisme avec Constantin et l'Empire byzantin, jusqu'aux empires modernes occidentaux et russe. Comme je l'ai mentionné plus haut, il faut savoir que tout empire comporte un aspect eschatologique, une dimension métaphysique puisque chacun d'eux se trouve confronté à sa propre fin, et donc à la fin du monde. D'où l'importance vitale des questions de transmission du pouvoir dans les empires, par succession dynastique dans les anciennes monarchies et par les élections dans les empires libéraux. Si on applique cette idée d'empire métaphysique à l'histoire des civilisations, on constate que l'idée impériale est toujours vivante et vivra jusqu'à la fin de l'histoire. Même quand il s'agit d'empire à rebours comme l'empire américain. Des historiens comme Niall Ferguson acceptent de plus en plus l'idée d'un empire américain. Les Etats-Unis, qui se sont posés comme anti-impérialistes au moment de leur création, apparaissent en effet de plus en plus comme une parodie d'empire, un contre-empire qui veut imposer le royaume universel des valeurs LGBT, wokistes, ultracapitalistes. Il est intéressant de constater que la Russie redécouvre cette mission katéchonique de l'empire traditionnel. C'est la guerre entre ces deux conceptions de l'empire qui se déroule aujourd'hui sous nos yeux. Elle est à mon avis plus importante que la guerre pour les

ressources naturelles, le gaz ou le pétrole. Il s'agit d'une confrontation métaphysique dans laquelle l'empire joue le rôle de moteur caché de l'histoire. L'empire de Nabuchodonosor avait déjà été confronté à cette idée de fin, de disparition, comme l'avait prophétisé le prophète Daniel. L'empire est le ressort caché de l'histoire humaine, son horloge. En étudiant son évolution, on peut savoir à quelle étape de développement, à quel moment historique nous sommes arrivés. Aujourd'hui, il est minuit moins une seconde. Nous sommes à la veille d'un basculement. L'idée de l'empire eschatologique se réveille et se redresse. Il ne s'agit pas d'une forme politique particulière, mais c'est une clé pour comprendre l'horloge de l'histoire.

GM — Une dernière question pour conclure. Pourquoi cette anti-modernité radicale? N'y a-t-il rien à sauver à vos yeux dans la modernité actuelle?

AD — La modernité est un processus. Si on suit ce processus, on arrivera au dépassement de l'Homme par la Machine, à l'avènement de personnalités asexuées et à la reproduction du genre humain sans intervention humaine. Cela parce que l'individualisme, qui est le moteur de la modernité, le sécularisme, l'athéisme et la négation de la tradition nous mènent directement à la déshumanisation. Nous n'en sommes pas conscients, car nous jugeons la modernité à partir des critères de la modernité elle-même et des valeurs modernes. Mais si nous la jugions avec les yeux

de la tradition, nous arriverions à percevoir la chute, la dégradation, la déshumanisation croissante et nous verrions comment l'humanisme, poussé à ses extrémités, mène à la disparition de l'homme au sens générique du terme.

Le transhumanisme et la politique des genres qui détruit la famille et impose des types humains étranges, joints à la croyance dans la toute-puissance du progrès technique, conduisent à une issue fatale. Si l'on déconstruisait la modernité, on constaterait qu'un chemin erroné a été pris dès le début de l'épanouissement de la civilisation occidentale avec l'atomisme, le rejet d'Aristote et de la métaphysique, le nominalisme, le développement de la physique newtonienne et le matérialisme, qui ont abouti à une vision complètement fautive de la nature de l'homme et du cosmos. En détruisant la dimension sacrée de l'Homme et de la Nature, on arrive à une déshumanisation totale. Le matérialisme individualiste d'aujourd'hui est la phase terminale de ce processus. Ce n'est pas le produit d'un excès ou d'une déviation, mais le résultat d'une logique implacable. Il faut donc casser cette logique infernale et prendre un autre chemin. C'est pourquoi il convient de rejeter toute la modernité, et pas seulement tel ou tel de ses aspects.

La tradition est un retour aux racines. Ce n'est pas un retour au passé, mais une redécouverte de l'éternité. La modernité a commencé avec la négation de l'éternité. L'éternité n'existe pas pour elle-même.

Il est essentiel de redécouvrir la dimension éternelle de l'être. L'éternité n'est pas non plus une durée indéfinie, c'est une autre dimension de l'être, perpendiculaire à la ligne du temps, à la fois verticale et transversale. Elle n'appartient pas seulement au passé, mais aussi au présent et au futur. Il faut redécouvrir la nature tridimensionnelle de l'être avec l'aide des poètes, des mystiques, des philosophes et des théologiens. Les comptables et les managers ne peuvent nous aider dans cette tâche. Faute de quoi, nous céderons aux injonctions mortifères de la civilisation moderne telle que la propose l'Occident.

- **Première partie:** «Vers la décolonisation des esprits», AP371.
- **Illustration:** «La sainte Rus'», tableau de Mikhaïl Nesterov (1862-1942)
- **Dernier ouvrage paru** de Guy Mettan: *La Tyrannie du Bien*, éditions des Syrtes, 2022.
- **Du même auteur à l'Antipresse:** «Guy Mettan et le "festival off" de l'information dans la Genève internationale», AP006 | 10.1.2016; «Fin de partie en Europe... ou début de la vraie construction?», AP183 | 02.06.2019; «Les médias sont devenus muets». Confession d'un journaliste à l'Antipresse», AP262 | 06.12.2020.



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Château-Davos, ou quand une armée populaire devient police privée

COMME CHAQUE ANNÉE, LA SUISSE DÉROULE CETTE SEMAINE LE TAPIS ROUGE DEVANT LES PARTICIPANTS DU FORUM ÉCONOMIQUE MONDIAL, APPELÉ WEF PAR LES CONNAISSEURS ET OUEF-OUEF PAR LES VRAIS INITIÉS. LE DÉPLOIEMENT DE FORCES EST IMPRESSIONNANT. MAIS CONTRE QUELLE MENACE?

Les forces aériennes n'ont plus d'autre mission que de verrouiller le ciel dans un périmètre centré sur la calvitie du professeur Schwab, «avec des avions de combat armés patrouillant en permanence pendant les conférences, des systèmes de défense sol-air, des radars additionnels, une surveillance renforcée de l'espace aérien et un service de police aérienne 24 heures sur 24 (au-dessus de l'ensemble du territoire suisse), et ce en étroite collaboration avec leurs partenaires autrichiens et italiens». Les restrictions de l'espace aérien sont rigoureusement définies dans un communiqué ad hoc du Conseil fédéral.

De plus, 5000 soldats sont mobilisés pour assurer sa sécurité et celle de ses invités.

Cinq mille soldats! Plusieurs armées d'Europe ne seraient même plus capables d'en rassembler autant en ordre de marche. En réalité, les citoyens mobilisés pour cette occasion ne le seront pas en tant que soldats de milice, mais en tant qu'auxiliaires de police affectés à la sécurité d'une entreprise privée. Le gouvernement précise en effet que la direction générale des opérations est «assumée par le commandant de la police cantonale des Grisons». Or un officier de police ne commande pas une armée. Il commande une police. Pour cette raison, le personnel concerné doit recevoir «une préparation et une certification» l'autorisant à «recourir aux mesures de contrainte policières». Autrement dit, à

tabasser au besoin ses concitoyens, voire plus si affinités(1). Spontanément, le soldat ne se doute pas qu'une telle mission est couverte par son serment. Le législateur, toujours prévoyant, a heureusement ajouté en 2003 un codicille à son règlement de service (chap. 1, art. 3.2.d) étendant cette mission à un «service d'ordre visant à s'opposer à de graves menaces intérieures».

La transformation d'une armée en force de police reste néanmoins une opération délicate et rarement annoncée de printemps démocratiques. Il faut donc soigneusement l'expliquer au bon peuple. C'est pourquoi les autorités civiles et militaires se sont fendues ce vendredi 13 d'une opération médias sophistiquée, une conférence de presse de deux heures devant le portail d'un tunnel, avec service de navettes et tout le toutim. La Confédération n'en a pas fait autant pour justifier son renoncement à la neutralité, en février dernier.

Que de ramdams pour un événement, répétons-le, privé. Entre les avions de chasse, les jets privés, le va-et-vient des hélicos, les limousines et les divers véhicules diesel servant à transporter 5000 pioupious, cela doit faire un bilan carbone à noircir de chagrin les sommets immaculés des Alpes, l'un des derniers coins de nature préservée d'Europe, et ce dans les Grisons, qui sont l'un des cantons les plus écolos-conscients de Suisse. Comme on le sait, le WEF a inscrit dans ses priorités l'urgence de la crise environnementale. Son égarée, la jeune Greta Thunberg, tape du pied sans cesse en constatant que la maison brûle, mais que personne ne fait rien. Elle pourrait activer les choses cette année en exigeant comme mesure d'urgence l'abolition des réunions à Davos.

Mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Un tel gâchis d'hydrocarbures doit bien être justifié par les risques qu'il est censé prévenir. Quelles sont donc ces «graves menaces» extérieures ou inté-

rieures justifiant de telles mesures? Contre qui ces forces aériennes et terrestres sont-elles déployées?

Contre M. Poutine, furieux d'avoir été biffé de la liste des invités et du site du WEF? Mais que pourrait-il faire? Envoyer ses musiciens de chez Wagner? Il y aurait quelques frontières à franchir. Lancer une salve de missiles?

Contre qui d'autre alors? Les autorités n'ont quantifié aucune menace concrète. Ne reste donc que l'ennemi potentiel de proximité: le peuple suisse. Ce qui est exclu d'emblée. Pour accepter sans broncher que ses impôts et ses soldats assurent le service d'ordre d'une entreprise privée, il doit être plutôt fier de contribuer à l'événement. Les Suisses ne peuvent d'ailleurs qu'être rassurés. Si leurs autorités accordent autant de protection à une réunion de parasites, elles sauront les défendre même d'une invasion d'extraterrestres. A moins que ceux-ci soient déjà dans la place...

Post-Scriptum. Dans la vallée du Rhône, au Moyen-Age, les manants devaient se relayer toute la nuit au bord des étangs pour empêcher les grenouilles de coasser afin que leurs seigneuries puissent dormir en paix. C'est pourquoi les habitants de certains villages valaisans sont appelés aujourd'hui encore des Tapagoilles. Ce serait un joli nom pour le bataillon affecté au maître de Davos. Je trouve.

NOTE

1. Serment du soldat (Règlement de service, chap. 2, art. 8): «Je jure/Je promets: – de servir la Confédération suisse de toutes mes forces; – de défendre courageusement les droits et la liberté du peuple suisse; – de remplir mon devoir, au prix de ma vie s'il le faut; – de rester fidèle à ma troupe et à mes camarades; – de respecter les règles du droit des gens en temps de guerre.»

TURBULENCES

IN MEMORIAM - Jeff Beck

IL SAVAIT SI BIEN FAIRE CHANTER SON INSTRUMENT QU'IL AVAIT FINI PAR SE PASSER DE VOCALISTES. JEFF BECK, MORT SUBITEMENT CETTE SEMAINE, ÉTAIT L'UN DES PLUS GRANDS MUSICIENS CONTEMPORAIN, TOUS GENRES CONFONDUS. LE CHANTEUR, ÉCRIVAIN ET POÈTE FRANÇAIS CHARLÉLIE COUTURE LUI A RENDU UN HOMMAGE ÉMOUVANT QUI MÉRITE, NOUS SEMBLE-T-IL, DE RESTER INSCRIT DANS NOTRE CHRONIQUE DES TEMPS.

C'est une méningite bactérienne qui a coupé l'ampli de l'un des plus grands guitaristes du monde. Jeff Beck avait 78 ans mais depuis 1974, il n'avait pas arrêté. J.B. jouait toujours, toujours aussi bien, pourtant c'est du silence qui remplit sa maison dans le Sussex (Angleterre) depuis qu'il s'est éteint mardi soir. Si je m'écoutais, j'irais peut-être jusqu'à dire qu'il fut «le meilleur guitariste», mais non seulement ces superlatifs réducteurs ne sont pas ce que recherchent les vrais musiciens empreints d'absolu, mais surtout la Musique n'est pas et n'a jamais été une compétition. Extraire celui-là de la vingtaine des meilleurs, des «références», en le montant au pinacle, obligerait à une comparaison absurde entre les uns et les autres. Et comment comparer le feu qui habitait Hendrix, l'invention des harmonies de Jimmy Page, ou l'insolence de Zappa, ou John Mc Laughlin, Stevie Ray Vaughan, David Gilmour, Eddie Van Halen, ou encore l'élégance d'Eric Clapton avec le frêle gabarit de Jeff Beck, fringué souvent n'importe comment, les cheveux teints et les bras nus, qui faisait des sourires en coin mais qui n'en pensait pas moins. Il était l'un des plus inventifs virtuoses sur le manche d'une Stratocaster blanche. Jeff Beck incarne à lui seul ce que l'on imagine d'un guitariste. Sauf qu'en plus d'une technique éblouissante, il avait un son, un son unique. De même

que Miles Davis l'avait à la trompette, Jeff Beck avait SON son, reconnaissable entre mille. Quel que soit le genre qu'il abordait, quels que soient les morceaux qu'il reprenait, il y mettait sa touche, et ça devenait SA musique. Blues rock instrumental, jazz fusion, hard ou musique progressive, il savait quasiment tout faire. On ne l'entendait pas souvent parler, mais sa guitare chantait pour lui; elle était sa voix. Sensuelle, ondulante, savoureuse, sous ses doigts la guitare était un être vivant. Jeff Beck avait un jeu unique, n'utilisant la plupart du temps que trois doigts à la main gauche (rarement l'auriculaire), et choisissant souvent le picking de main droite, Jeff Beck savait grimper comme personne dans le haut de son manche, pour chercher des suraigus brillantissimes, d'une fluidité extraordinaire qui sonnaient presque comme un Thérémine. Le concert «Live at Ronnie Scott's» à Londres en 2008 accompagné par Vinnie Colaiuta aux drums, Jason Rebello aux keyboards et à la basse, la merveilleuse jeune prodige australienne, (âgée de 17 ans à l'époque) Tal Wilkenfeld, est un sommet dans l'histoire de la musique rock. Juste éblouissant de précision et de maîtrise, traversé par des fulgurances à vous tirer des larmes, Jeff Beck s'y montre à l'apogée de son talent! Silencieux, plutôt discret sur sa vie privée, limite taiseux, Jeff Beck n'était pas un personnage qu'on voyait apparaître sans raison. Il n'avait pas besoin de la lumière des plateaux de télé, il était lui-même éclairé de l'intérieur, une lumière qui jaillissait de lui quand il jouait.

✿ **CharlElie Couture**

✿ **PS** Faites un break et prenez le temps de réécouter ce concert magique de Jeff Beck en 2008: [Live at Ronnie's.](#)

MARQUE-PAGES · La semaine du 8 au 14 janvier 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Monde de fous. Merveilles de la globalisation! Les Taïwanais devaient faire réparer un composant optique de leur système de missiles. Ils l'ont renvoyé au fabriquant, en Suisse. Lequel fabriquant l'a fait suivre à son sous-traitant... en Chine. Sur quoi les Chinois ont obligeamment rafistolé et directement renvoyé à son propriétaire l'équipement militaire de leur île rebelle. Equipement qui n'a d'autre cible que... la Chine.

Or et argent. La Banque centrale russe émet deux belles monnaies «d'investissement», un «St-Georges» en argent 999 (diamètre 39 mm pour 31,1 g d'argent pur) et une réédition du célèbre «Tchervonets» de 10 roubles en or 999 (diamètre 22,6 mm pour 7,78 g d'or pur). La destination de ces deux pièces, comme en atteste leur tirage, n'est pas de devenir des articles de collection, mais bien de servir de monnaies de paiement.

- ✱ «Les deux pièces, dont le tirage peut atteindre 500 000 exemplaires, ont cours légal dans la Fédération de Russie et doivent être acceptées à leur valeur nominale pour tous les types de paiement sans restriction, a rappelé la Banque de Russie.»

Nébuleuse. Toujours précis et rigoureux, l'OJIM dresse un portrait fort intéressant d'un des journalistes les plus controversés de France, Jean-Marc Morandini, ou «la culture horizontale assumée». Par-delà le personnage, haut en couleurs, c'est toute une nébuleuse, un style et un système que ce dossier nous permet de découvrir.

Voix de la raison. Lentement, prudemment, les langues se délient en France au sujet des colossales erreurs géopolitiques commises dans le sillage des néocons. Dans cette interview avec Irina Dubois,

Pierre de Gaulle, petit-fils du grand Charles, donne son point de vue serein et argumenté sur la guerre en Ukraine. Avec à la clef cette question simple et essentielle: peut-on séparer la France de la Russie? C'est l'occasion de saluer le travail héroïque du *Dialogue Franco-Russe* pour maintenir envers et contre tout des passerelles entre les deux pays.

Chapeau! Les êtres spectraux, cela vous dit quelque chose? Timothy M. Brown, lui, n'a aucun doute: il en a croisé un à l'âge de quatorze ans, une nuit de somnolence devant sa TV, et cette vision n'a jamais cessé de le hanter.

Ce que je vis me saisit de peur et d'effroi. Je vis une grande silhouette d'apparence humaine. Le personnage n'avait aucun trait distinctif. Je ne voyais pas d'yeux, pas de nez ou de bouche, seulement du noir. Il ressemblait à une ombre, mais en plus sombre, beaucoup plus sombre. Il avait un chapeau à très large bord et un long manteau qui flottait lorsqu'il se déplaçait.

De cette vision, Timothy a tiré la quête de toute une vie, des livres, un site... Légende urbaine? Démons? Hallucinations? Le site du *Hatman Project* est une fascinante œuvre de littérature d'épouvante collective et même globale, rassemblant mille déclinaisons sur un seul sujet, totalement monocorde. Attention: même si l'on n'y croit pas une seconde, on finit par être happé. Par chance, tout est en anglais uniquement...

Fessée. Interrogé par un journaliste de la télévision autrichienne qui se croyait futé, le ministre indien des Affaires étrangères Subrahmanyam Jaishankar lui donne une tranquille leçon d'histoire et de relations internationales tout en faisant ressortir de manière éclatante l'hypocrisie des Etats occidentaux dans les crises globales. Un entretien à savourer. Avant de se demander pourquoi les journalistes occidentaux, l'un après l'autre, continuent de poser à ce diplomate de

haut vol les mêmes questions-suicide qui les font tomber dans la trappe qu'ils ont eux-mêmes tendue. Masochisme, paresse ou pure bêtise?

Artisan. Une demi-heure de vidéo silencieuse suit un jeune artisan japonais fabriquant une paire de bottines sur

mesure dans un cuir de sanglier. C'est tout. Mais c'est immensément agréable à regarder. Cette méditation par l'ouvrage a de quoi vous remettre les pensées en place un dimanche soir...

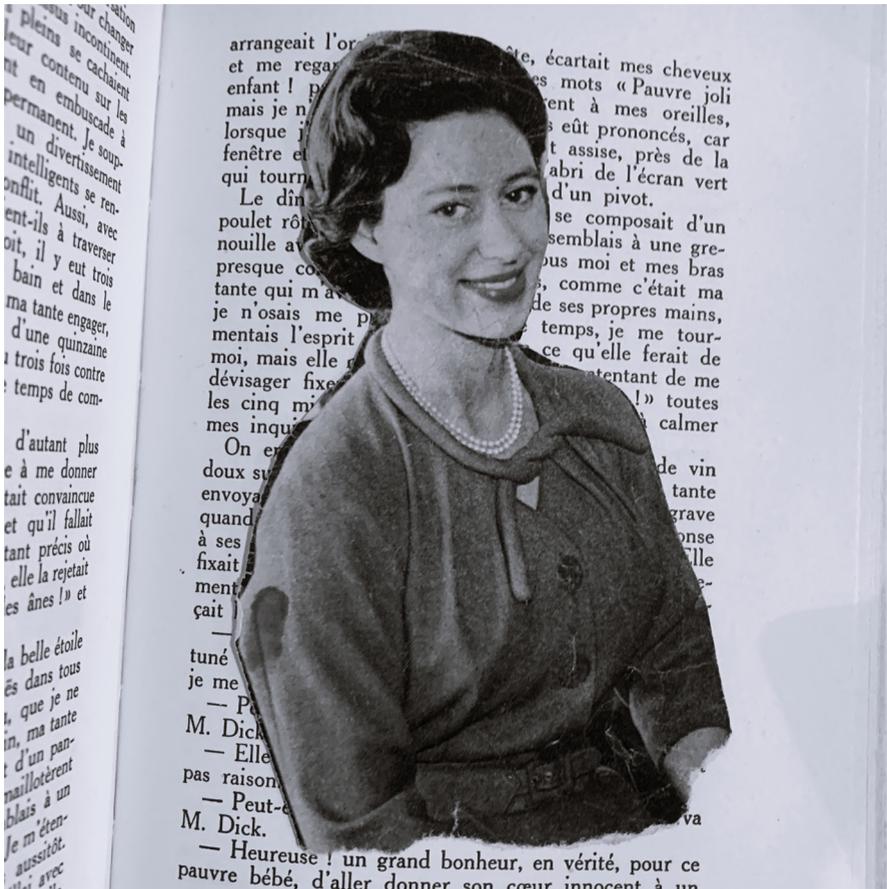
Pain de méninges

LA FRATERNITÉ DES BRAVES

Lorsqu'on recherche et qu'on découvre les véritables causes du combat, on honore l'héroïsme, on l'honore partout, et tout d'abord chez l'ennemi. C'est pourquoi, après une guerre, la réconciliation devrait d'abord se faire entre adversaires combattants. J'écris en tant que guerrier, ce qui n'est peut-être pas d'actualité. Mais pourquoi donc, nous, combattants, ne chercherions-nous pas à nous rencontrer et à nous accorder sur notre propre terrain, celui du courage viril? Nous ne risquerons pas une déception plus grande que celle qu'éprouvent chaque jour, dans leur propre domaine, les hommes d'État, les artistes, les savants et même les mystiques. N'avons-nous pas serré la main qui venait de nous lancer une grenade, alors que ceux de l'arrière s'enfonçaient toujours plus profondément dans les broussailles de leur haine? N'avons-nous pas planté des croix sur les tombes de nos ennemis?

— Ernst Jünger, *La Guerre notre Mère*, 1922, trad. Jean Dahel, éd. Albin Michel, 1934.

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



Margaret. Vevey, 13.12.2022.

Je ne peux m'empêcher de feuilleter les livres mis à disposition du public dans les cafés. Au milieu de cette vieille édition de Dickens, soudain, apparut l'élégante figure de la princesse Margaret. Quelqu'un, jadis, avait pris la peine de découper l'image de cette femme belle et malheureuse et de la conserver comme une image pieuse entre les pages de ce roman. Pour qu'une bouffée de nostalgie impériale, bien des années plus tard, vienne se mêler au bouquet de mon capuccino.